Dire la mort, écrire la vie

Re-présentations de la mort dans les nécrologies de presse

Telling Death, writing Life: Representation of Death in the Obituary

Marie-Laure Florea

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/402>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.402

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 29-52

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marie-Laure Florea, « Dire la mort, écrire la vie », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le 01 juillet 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/402> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.402

MARIE-LAURE FLOREA

Interactions, corpus, apprentissages, représentations, CNRS

Université Lumière-Lyon 2

mlflore@free.fr

DIRE LA MORT, ÉCRIRE LA VIE. RE-PRÉSENTATIONS DE LA MORT DANS LES NÉCROLOGIES DE PRESSE

Résumé. — Cet article procède à une analyse de discours énonciative des nécrologies de la presse française contemporaine, afin de montrer sous quelles formes la mort y est représentée. Il s'agit en premier lieu de montrer comment la mort est dite dans les colonnes des nécrologies : le décès y est mis en scène comme une rupture entre les vivants et le défunt, ce lien coupé étant manifesté par divers indices concordants, qu'on étudiera de façon détaillée, notamment lexicale de la perte, forme négative, temps du passé, aspect accompli. Mais tout en disant cette coupure irrémédiable entre celui qui est parti et ceux qui restent, la nécrologie vise aussi à re-présenter le mort, au sens littéral, à le rendre présent à nouveau par le biais du discours, au travers de divers phénomènes tels que l'attention portée à la postérité du défunt ou encore la mise en scène d'un dialogue avec le disparu, notamment grâce au dialogisme interlocutif et aux choix de mise en page. Ce faisant, la nécrologie fait partie des rituels du deuil moderne, visant à la fois à faire mémoire au disparu et à faire société pour les vivants.

Mots clés. — Mort, représentation, nécrologie, presse, vie, deuil, rituel.

« Sur la page de son blog, la citation semblait suspendue : "La trahison, essence même de la vie politique..." Hier, une autre phrase a été ajoutée : "On l'appelait le Sphinx..." Un imparfait qui informe sobrement qu'André Labarrère, maire de Pau depuis 1971, député des Pyrénées-Atlantiques durant trente-quatre ans, ancien ministre de François Mitterrand, ne sera plus là pour continuer son journal de bord ».

Pascal Virot, *Libération*, « Pau a perdu son "Sphinx" » (17/05/07, p. 12).

Annoncer la mort fait partie des plus anciennes fonctions de la presse : dès 1716, les *Affiches de Paris* comportent des faire-part de décès qui prennent le relais des annonces faites par les crieurs. À partir de 1777, le *Journal de Paris*, premier quotidien français, consacre chaque jour une page à la rubrique enterrements et ses successeurs ont pris le relais : aujourd'hui, *Le Figaro* et *Le Monde*, les deux plus grands¹ quotidiens nationaux généralistes, continuent d'avoir une rubrique dédiée aux articles nécrologiques (Florea, 2010a). Ainsi l'annonce du décès de personnalités importantes est-elle une tradition solidement ancrée dans les pratiques de la presse. Et pourtant, dès lors qu'on y réfléchit, annoncer la mort dans le journal ne va pas de soi : comment faire part d'un décès entre les pages sportives et la météo – puisque c'est habituellement la place dévolue à la rubrique nécrologique ? Par ailleurs, il n'est pas aisé de représenter ce qui, par définition, n'est plus et cette difficulté sémiotique se double d'une difficulté métaphysique : la mort est frappée d'un tabou (Ariès, 1977) qui rend sa représentation problématique, et ce, notamment dans les médias, comme nous avons pu le voir dans l'introduction du présent dossier (Rabatel, Florea, 2011). Il s'agit donc ici de s'interroger sur les représentations de la mort dans les nécrologies de presse², à partir d'un corpus d'articles nécrologiques issus de la presse française contemporaine³. Dans la mesure où les représentations de la mort dépassent le cadre purement linguistique et sont pénétrées par les plans culturel et philosophique, l'analyse de discours que l'on pratiquera prend résolument en compte la dimension anthropologique du langage. Nous commencerons en faisant l'inventaire des divers moyens langagiers qui permettent de dire la mort dans les nécrologies. Ceci conduira à approfondir le lien entre nécrologie et biographie : si la nécrologie a étymologiquement pour mission de dire la mort, elle ne parle finalement que très peu du décès, qui est rapidement occulté au profit du récit de vie : cette tension entre mort et vie, entre nécrologie et biographie, est en elle-même une façon de dire la mort. La représentation de la mort se double alors d'une re-présentation du mort, qui est

¹ Voir les chiffres de l'OJD disponibles à l'adresse <http://www.ojd.com/decouvrir/bureaux/pp>.

² J'entends par « nécrologies » les articles nécrologiques qui paraissent dans la presse à l'occasion de la mort d'une personnalité, et non les faire-part de décès publiés par les proches d'un défunt.

³ Ce corpus est composé de quelque 500 nécrologies issues de la presse française contemporaine. Le cœur de cible étant la presse quotidienne nationale d'information généraliste, le corpus est constitué notamment d'un recueil exhaustif des nécrologies parues entre avril et juin 2006 dans les treize quotidiens nationaux (*20Minutes*, *Aujourd'hui en France*, *La Croix*, *Les Échos*, *L'Équipe*, *Le Figaro*, *France Soir*, *L'Humanité*, *Libération*, *Metro*, *Le Monde*, *Présent*, *La Tribune*), ainsi que de quelques nécrologies issues de la presse magazine et de la presse spécialisée.

plus qu'une description d'une réalité préexistante et qui contribue à construire une autre réalité : il s'agit de mettre le disparu en présence, de lui redonner vie par le biais du discours.

Dire la mort

Nous allons dans un premier temps chercher à déterminer par quels moyens langagiers la mort est dite dans les nécrologies. « Dire » peut prendre de multiples formes : la mort peut être signifiée directement, ou exprimée implicitement, qu'elle soit sous-entendue ou qu'elle se déduise en creux par ce qui justement n'est pas montré. Nous nous attarderons successivement sur les indices lexicaux, syntaxiques, morphosyntaxiques et textuels qui permettent d'exprimer la mort.

Indices lexicaux

La mort se lit tout d'abord dans le lexique. De façon assez traditionnelle, on trouve des euphémismes, destinés à éviter l'emploi du verbe « mourir », qui est ainsi au cœur de l'article tout en n'y figurant pas directement. Il s'agit là d'une forme de « tabou linguistique » qui avait déjà été décrit par Antoine Meillet (1948 : 281-291), dans lequel le signifié demeure, alors que le signifiant est frappé d'interdit, et contourné par des expressions moins directes : le sens est dit, mais le mot est tu. Il peut s'agir de périphrases lexicalisées, comme dans les exemples 1 et 2, ou d'expressions plus originales, comme dans l'exemple 3 :

- (1) L'actrice italienne s'est éteinte samedi à 84 ans (*20minutes*, 24/04/06 : p. 30 – Alida Valli)*;
- (2) C'est l'un des plus grands patrons d'industrie française qui a disparu, hier (*L'Équipe*, 27/05/06 : p. 18 – Édouard Michelin);
- (3) György Ligeti rejoint les nuages (*Libération*, 13/06/06 : p. 1 – György Ligeti).

Toutefois, l'analyse de la séquence d'annonce de mort – que l'on retrouve systématiquement dans les nécrologies, dont elle constitue généralement la première phrase –, au sein d'un sous-corpus représentatif de 54 articles, montre que l'euphémisation n'est pas le moyen le plus courant de dire la mort, puisqu'elle n'est employée que dans 15 % des cas (notamment par le biais des lexèmes « s'éteindre » et « disparaître »). Étonnamment, les atténuations et contournements linguistiques ne sont donc pas la façon archétypale d'annoncer la mort dans les colonnes des nécrologies, et de loin, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre, au vu du tabou généralisé qui s'empare de la mort, du moins dans les sociétés occidentales. Ainsi, dans l'ensemble, les moyens lexicaux pour dire la mort sont-ils assez peu détournés : la dénomination de la mort est souvent crue, par le biais des verbes « mourir » et « décéder » ou leurs

⁴ Les exemples sont référencés selon le modèle suivant : *Journal*, date : page – nom du disparu.

substantifs, qui sont bien plus fréquents que tout autre terme, puisque ces lexèmes sont retrouvés dans plus des deux tiers des séquences d'annonce de mort des nécrologies. De la même façon, la mort peut être dite dans la séquence d'annonce par la mention de la cause de la mort (dans 10 % des cas), y compris lorsqu'il ne s'agit pas d'une « belle mort ». Le nécrologue n'hésite pas à évoquer de façon très directe le suicide, l'assassinat ou la maladie (notamment le cancer ou le sida) :

- (4) L'écrivain et figure du trotskisme européen Boris Fraenkel s'est suicidé à 85 ans en se jetant d'un pont à Paris (*La Croix*, 02/05/06 : p. 9 – Boris Fraenkel) ;
- (5) Le « foutu crabe » a finalement eu raison du romancier (*Libération*, 03/11/04 : p. 33 – ADG).

Là où l'on aurait pu s'attendre à un silence lourd de sens ou à des périphrases destinées à adoucir la réalité, on voit que le nécrologue n'hésite pas à donner des détails sur les circonstances du décès, y compris lorsqu'elles sont dérangeantes. C'est d'ailleurs l'occasion de se demander ce qui peut être dit et ce qui doit être tu, et si le décès modifie la répartition entre ces deux catégories : par exemple, on ne parle pas des défauts d'un défunt, ou en tout cas pas tout de suite. Cela dit, les détails donnés dans ces derniers exemples pourraient apparaître comme des atteintes à la face positive du disparu et éventuellement à celle de ses proches. Toutefois, ils peuvent également être interprétés comme des indices de souffrance, ce que vient confirmer par exemple le cotexte du dernier exemple :

- (5) « J'ai souvent entendu dire que le cancer est une maladie longue et douloureuse. C'est surtout une maladie chiante, disait ADG à *Libération* il y a un an tout juste. Le foutu crabe a finalement eu raison du romancier; dans la nuit de lundi à mardi, à Paris ».

On voit que la formule « le foutu crabe » fait écho à la citation d'ADG qui précède l'annonce de sa mort, introduisant une certaine complicité entre le journaliste et le disparu, qui prenait lui-même de son vivant des libertés avec les convenances lorsqu'il s'agissait d'évoquer sa maladie. Cette connivence linguistique est, comme on le verra plus tard, une façon de recréer par le discours le lien entre les vivants et le mort, alors même que les mots disent la coupure qui les sépare. Quoi qu'il en soit et quelles qu'en soient les raisons, ce souci des détails des circonstances de la mort témoigne d'une façon de dire la mort qui va droit au but et ne s'encombre que rarement de contournements lexicaux. La mort se lit enfin, de façon plus implicite, dans les emprunts fréquents au champ lexical de l'absence, comme dans les exemples suivants :

- (6) Ligeti a cessé de battre (*L'Humanité*, 13/06/06 : p. 23 – György Ligeti) ;
- (7) Les Aïnous restent sans voix au Japon (*Libération*, 10/05/06 : p. 12 – Shigeru Kayano) ;
- (8) « Le Parisien » orphelin de Philippe Amaury (*Libération*, 25/05/06 : p. 1 – Philippe Amaury).

Le champ lexical de l'absence est alors le signe du lien coupé entre le mort et les vivants. C'est d'ailleurs souvent le point de vue de ces derniers qui est mis en avant, comme dans les exemples 7 et 8, où l'absence est perçue depuis la perspective de ceux qui restent. Ainsi voit-on que le lexique comporte des

implications énonciatives, puisque le choix des mots dit la réaction des vivants face au décès.

Procédés syntaxiques

Cette assimilation de la mort à la perte, à l'absence, se poursuit dans le domaine syntaxique avec une utilisation importante de la forme négative qui est un moyen privilégié dans l'expression du décès. Là encore, la forme négative est un indice du lien coupé entre les vivants et le mort, séparés par les adverbes de négation :

- (9) Raymond Devos ne reviendra pas saluer (*Libération*, 16/06/06 : p. 3 – Raymond Devos) ;
- (10) On ne le prendra plus en flagrant délire (*L'Humanité*, 16/06/06 : p. 22 – Raymond Devos) ;
- (11) Jojo ne suivra pas le Tour de France cet été à la télévision (*L'Humanité*, 23/05/06 : p. 6 – Georges Frischmann).

Dans ces exemples, la mort n'est donc pas dite explicitement : ces énoncés, hors de tout contexte, pourraient même s'appliquer à des vivants. Mais en contexte, la mort se laisse lire en creux et elle se conçoit alors comme la négation de certains gestes, de certaines attitudes dont le défunt avait pu faire preuve de son vivant. Au point que ces phrases négatives finissent parfois – *a contrario* – par raconter la vie du disparu, comme c'est le cas pour cette nécrologie de Patrick Pierre parue dans *le Figaro*, rédigée par celui qui fut son collègue :

- (12) Nous ne verrons plus sa silhouette de bon nounours ruisselant de pluie garer son scooter en bas du journal et lancer à la cantonade : « Beau temps pour les escargots ! » Nous ne l'entendrons plus évoquer avec l'ami Pierre les murs roses d'Odaïpur et la petite cabane sur la plage de Goa. Il ne nous redira pas, pour la cent-unième fois, que, non, la statuette sur son ordinateur n'est pas le roi Babar mais Ganesh, la fameuse divinité hindoue (*Le Figaro*, 22/05/06 : p. 13 – Patrick Pierre).

Là encore, c'est en grande partie le point de vue de ceux qui restent qui est adopté, et la forme négative se lit à nouveau comme un indice de la rupture entre les vivants et le mort, irrémédiablement séparés par les adverbes privatifs (« Nous ne verrons plus sa silhouette », « Nous ne l'entendrons plus »). Poussée à son extrême, cette utilisation de la négation pour dire la mort aboutit à une réduction binaire : on est, ou on n'est plus, ce qui peut donner lieu à des titres tels que ceux des exemples suivants, qui reviennent fréquemment dans les nécrologies :

- (13) Claude Piéplu n'est plus (*Libération*, 26/05/06 : p. 26 – Claude Piéplu) ;
- (14) Le combattant de l'insolence n'est plus (*Le Figaro*, 22/05/06 : p. 13 – Christophe de Ponfilly).

Élegante formule pour dire le néant, la fin de la vie. La coupure y est renforcée par le fait que la négation, en plus d'être absolue, porte dans ces exemples sur le titre : ainsi la rupture est-elle signifiée et mise en valeur d'entrée de jeu.

Marqueurs morphosyntaxiques

Dans les nécrologies, la mort est également dite par des moyens morphosyntaxiques, notamment dans l'expression du temps, et en premier lieu par le biais de l'emploi de temps du passé :

- (15) Sur la page de son blog, la citation semblait suspendue : « *La trahison, essence même de la vie politique...* » Hier, une autre phrase a été ajoutée : « *On l'appelait le Sphinx...* » Un imparfait qui informe sobrement qu'André Labarrère, maire de Pau depuis 1971, député des Pyrénées-Atlantiques durant trente-quatre ans, ancien ministre de François Mitterrand, ne sera plus là pour continuer son journal de bord (*Libération*, 17/05/07 : p. 12 – André Labarrère).

Dans ce passage de la nécrologie d'André Labarrère, le journaliste commente l'emploi de l'imparfait sur la phrase qui a été rajoutée sur le blog du disparu pour annoncer sa mort : on constate l'équivalence entre cet imparfait et l'emploi du futur associé à la négation privative dans « ne sera plus là », sur le modèle de ce que l'on vient d'étudier, les deux étant donnés comme deux façons synonymes de dire la mort. Tous les temps du passé peuvent être convoqués pour informer du décès :

- (16) C'est l'un des plus grands patrons d'industrie française qui a disparu, hier. À quarante-trois ans, Édouard Michelin était à la tête du premier groupe mondial de fabricant de pneumatiques. Il avait pris la suite de son père en 1999 (*L'Équipe*, 27/05/06 : p. 18 – Édouard Michelin) ;
- (17) L'homme qui fut le conseiller de tous les présidents [...] et qui fut l'un des piliers de l'université [...] laisse derrière lui une impressionnante liste de trente-trois ouvrages économiques (*Le Figaro*, 02/05/06 : p. 18 – John Galbraith).

Les temps employés vont du passé composé (« a disparu ») à l'imparfait (« était »), du plus-que-parfait (« avait pris ») au passé simple (« fut ») : dire la vie au passé informe donc de la mort présente.

C'est également par l'aspect des verbes que la mort est dite. On observe un emploi important des temps composés qui, par la valeur d'accompli qu'ils apportent au procès qu'ils décrivent, signifient eux aussi la mort, à leur façon, et ce, quel que soit le temps, qu'il s'agisse du plus-que-parfait (exemple 18) ou, de façon plus inattendue, du futur antérieur (exemple 19) :

- (18) Jeudi dernier, [Vincent de Swarte] avait mis la dernière main à son prochain livre (*Le Figaro – Supplément littéraire*, 27/04/06 : p. 2 – Vincent de Swarte) ;
- (19) Karel Appel aura été un extraordinaire artiste à rebonds et reprises (*Libération*, 06/05/06 : p. 31 – Karel Appel).

D'ailleurs, on peut noter qu'en français, les différents termes qui désignent le mort sont justement des participes passés substantivés, comme si cette valeur aspectuelle d'accompli était la mieux à même de dire, en langue, ce qui n'est plus. C'est le cas pour « mort », pour « disparu », ou encore pour « défunt », de par son origine (du latin *defunctus*, participe passé de *defungi*), comme le souligne cet

extrait d'un dictionnaire du XIX^e siècle qui attire notre attention sur l'adéquation entre l'origine du mot et sa signification :

« C'est une excellente idée que celle de *défunt*. Ce mot signifie, à la lettre, qui s'est acquitté de la vie. De *fungi*, s'acquitter d'une charge, faire une fonction, fournir une carrière, remplir sa destination ou son devoir; *Defungi* désigne proprement l'action d'achever sa charge, de terminer sa carrière, de consommer sa destinée, mais surtout celle de se délivrer d'un onéreux fardeau. La charge de l'homme, sa charge par excellence, c'est la vie; le *défunt* s'en est acquitté » (Guizot, 1809 : 948).

De plus, l'ordre dans lequel les temps apparaissent dans l'article n'est pas anodin, comme le montre l'analyse du premier paragraphe de la nécrologie de Patrick Pierre déjà évoquée ci-dessus :

(12) Nous ne verrons plus sa silhouette de bon nounours ruisselant de pluie garer son scooter en bas du journal et lancer à la cantonade : « Beau temps pour les escargots ! ». Nous ne l'entendrons plus évoquer avec l'ami Pierre les murs roses d'Odaïpur et la petite cabane sur la plage de Goa. Il ne nous redira pas, pour la cent-unième fois, que, non, la statuette sur son ordinateur n'est pas le roi Babar mais Ganesh, la fameuse divinité hindoue. Il avait 54 ans, dont vingt-deux passés au *Figaro*. Il était né au Cambodge, il avait grandi en Afrique. Il aimait Mozart, les Rolling Stones et le roman américain. Patrick Pierre a posé le typomètre et ce portemine en métal d'où sont sorties tant et tant de pages du *Figaro*. Comment allons-nous boucler sans lui ?

En premier lieu vient le futur, signe de la souffrance du manque, première réaction au décès. On se souvient que l'emploi de la forme négative pour dire la mort porte souvent sur le titre, ou du moins sur le début de l'article : le fonctionnement est identique ici pour le futur qui signifie d'entrée de jeu la douleur de la rupture. Après le futur viennent les temps du passé : d'abord un imparfait qui nous place dans un passé proche, le passé du moment du décès, un passé qui s'est interrompu d'un coup avec la mort, tranchant avec la valeur commentative traditionnelle de l'imparfait. Puis un retour en arrière, avec des temps composés qui racontent la vie, en se rapprochant de plus en plus du moment présent : on passe ainsi du plus-que-parfait (« était né », « avait grandi »), signe d'un passé révolu, au passé composé (« a posé », « sont sorties »), plus directement articulé au présent, et qui se perpétue même encore aujourd'hui, comme en témoigne la suite de l'article, qui montre à quel point le disparu a imprimé sa marque au journal. Revient enfin le futur proche (« allons boucler »), donnant l'impression que la douleur du manque se fait ressentir par vagues.

Dans cet exemple, la mort est dite essentiellement par deux moyens complémentaires : d'une part, les temps du passé, qui placent la vie du disparu dans une antériorité révoquée et, d'autre part, le futur, dans les deux passages qui encadrent le paragraphe. Si l'emploi de temps du passé est, comme on l'a vu, un moyen classique de dire la mort, en revanche le recours au futur a de quoi étonner : tout d'abord parce qu'il s'agit d'un récit, or comme le rappelle Jacques Bres (2009 : 198) dans un article sur le futur dans la textualité narrative, dans un récit, « le savoir du narrateur [...] ne peut guère s'appliquer qu'à un fait qui s'est passé, c'est-à-dire à un événement à narrer antérieur à l'acte narratif ». Mais aussi

parce que le récit qui sous-tend la nécrologie ne peut se déployer vers l'avenir; il est irrévocablement bloqué dans le passé, du fait de la mort de son protagoniste. Et pourtant, ce futur revient régulièrement dans les nécrologies, semblant défier la classique rétrospectivité de la narration, et qui plus est de la narration nécrologique. Or, si l'on observe précisément les différentes occurrences de futur dans ce passage, on voit que ce temps est associé soit à la forme négative (comme dans la première série de futurs : « nous ne verrons plus », « nous ne l'entendrons plus », « il ne nous redira pas », ou comme dans les exemples 9 à 11 étudiés plus haut), soit à la modalité interrogative (« Comment allons-nous boucler sans lui? »). Cette association entre l'utilisation d'un temps par lequel l'auteur se projette dans l'avenir, et la négation ou l'interrogation illustre une tension fondamentale dans les nécrologies : en utilisant le futur, l'auteur voudrait faire comme si le mort était encore en vie, comme s'il y avait encore un avenir possible, en évoquant la vie à partir d'un point de référence ancré dans le passé. Dans le même temps, la négation et l'interrogation sont ancrées dans le présent d'énonciation et indiquent combien cet envisagement de l'évènement est tiraillé entre des valeurs contradictoires : le sentiment illusoire de vouloir arrêter le temps et revenir en arrière, et la conscience que c'est impossible. Ainsi la diversité des valeurs temporelles et aspectuelles souligne-t-elle une tension entre vie et mort qui sous-tend l'ensemble de la nécrologie.

Stratégies sémio-discursives

Pour finir, ce sont des procédés sémio-discursifs qui sont à l'œuvre pour dire la mort. En effet, la nécrologie étant insérée dans le journal, diverses informations permettent d'emblée au lecteur de savoir à quel genre de discours elle appartient, orientant ainsi son interprétation avant même la lecture du texte. C'est le cas des surtitres qui surplombent parfois l'article : « Décès », « Disparition » ou encore « Nécrologie » (voir l'exemple 20), ainsi que des indications de rubriques, telles « Disparitions » dans *Le Monde* (voir l'exemple 21), ou « Deuils » dans *Le Figaro*.

NÉCROLOGIE

Jean-Pierre Neu

Jean-Pierre est parti hier, sur un grand bateau blanc. Il nous a quittés pour le paradis des marins, une colline de Corse, couverte de vignes et d'oliviers qui descend doucement vers la mer. Il a lutté plein de courage et d'appétit de vie depuis six mois, et puis la nuit de lundi à mardi, il s'en est allé, discrètement. Jean-Pierre, tu étais notre copain à tous, mon ami et un grand journaliste. Navigateur, coureur et parapentiste, tu as survolé le monde et posé ton sac où il fallait être et où peu étaient. À Pékin en 1973, à Brazzaville en 1983, économiste à la coopération... Et puis enfin la presse, ta vraie vocation. D'abord à la « Côte Desossés », à l'« Ape » et enfin aux « Echos ». En dix ans, tu es devenu une autorité incontournable de ton secteur. Rien de ce qui se passe dans l'aéronautique et la défense n'échappait à tes filets. Des ventes de Rafale à l'affaire Clearstream, tu savais beaucoup et tous te parlaient. La

chasse au scoop t'a volé bien des week-ends mais c'était ton oxygène. Alors pour te ressourcer, tu emmenais la frêle et solide Frédérique dans une petite pension du golfe du Morbihan où alors tu partais avec tes amis autour du cap Horn, prendre ta dose d'écume et de tempêtes. La Corse, c'était autre chose, une promesse d'après, une troisième vie en préparation. Par fidélité à Jean-Pierre, tu as redressé l'exploitation

agricole, lancé un fameux maïs et tenté l'aventure des olives. Tu es même retourné sur les bancs de l'école, au lycée agricole de Bastia avec les gars du pays, apprendre l'horticulture. Ch a cru que tu nous oublierais, mais non, tu es revenu à ton petit bureau des « Echos », passer des nuits au téléphone, débrouiller un contrat saoudien, commander des piquets pour la vigne. Ton rire, tes fêtes, ton optimisme, tes scoops, ton appétit de la vie, ton amour des autres restent imprimés dans nos têtes et sur les murs de ce journal comme l'encre sur le papier. Crocanta, Guillaumet, Frédérique, et toute la famille et les amis qui vous entourent en ce jour de grande tristesse, recevez le témoignage de notre immense affection et dites au grand Jean-Pierre que nous ne l'oublierons jamais.

PHILIPPE ESCOFFIER

(20) Les Échos, 17/05/06 : p. 10 – Jean-Pierre Neu.

Le Monde **CARNE** 33

BIEN-ÊTRE

Aida Valli

La comédienne italienne est décédée à l'âge de 82 ans.

Bernard Delvaile

Homme de lettres et journaliste, il a été directeur de la presse française pendant 15 ans.

Le Monde **CARNE** 33

BIEN-ÊTRE

Aida Valli

La comédienne italienne est décédée à l'âge de 82 ans.

Bernard Delvaile

Homme de lettres et journaliste, il a été directeur de la presse française pendant 15 ans.

Le Monde **CARNE** 33

BIEN-ÊTRE

Aida Valli

La comédienne italienne est décédée à l'âge de 82 ans.

Bernard Delvaile

Homme de lettres et journaliste, il a été directeur de la presse française pendant 15 ans.

(21) Le Monde, 25/04/06 : p. 33.

Ici⁵, les indications « Nécrologie » et « Disparitions », placées avant le corps de l'article, informent déjà le lecteur que la personne dont l'article fait l'éloge est décédée. D'ailleurs, il est à noter que, contrairement à ce que l'on avait observé dans la séquence d'annonce de mort qui ouvre habituellement la nécrologie, ces éléments de titraille ou de rubricage sont fréquemment euphémisés : cela tend à montrer que si l'atténuation lexicale est quantitativement rare, elle est néanmoins qualitativement à des endroits stratégiques. La disposition du texte peut, elle aussi, jouer un rôle – toutefois plus marginal – dans l'annonce de la mort, comme dans cette Une du journal *Présent* qui, par sa forme rectangulaire, redoublée par le dessin en son centre et par l'encadré noir qui entoure la page, ressemble à un faire-part de décès, voire à un tombeau⁶, montrant ainsi la mort par des moyens non langagiers.

(22) *Présent*, 13/06/06 : p. 1 – Georges-Paul Wagner.

⁵ La piètre qualité des reproductions ne leur permet pas d'assurer la lisibilité du texte mais le but de ces reproductions est simplement de donner un aperçu général de la nécrologie et de son insertion au sein de la page du journal.

⁶ Dans son étude sur les faire-part nécrologiques, G. Ringlet (1992 : 374-375) soulignait à quel point l'annonce nécrologique peut s'apparenter à un tombeau : « Ne trouvez-vous pas que toutes ces annonces, ces remerciements, ces souvenirs, évoquent singulièrement le traditionnel alignement des sépultures ? Dans le journal aussi les pierres tombales se suivent, sur deux, trois ou quatre colonnes, monuments discrets ou voyants, plus riches ou plus modestes, avec parfois, ici ou là, une petite annonce qui a l'air délaissée, comme ces tombes isolées et peu entretenues envahies par les herbes folles que sont les publicités... pour les pompes funèbres ! [...] Il vaudrait la peine de comparer les mots gravés dans la pierre et les mots imprimés sur le papier ; tant il est vrai que les chemins sont proches, parfois, entre le discours des journaux et celui des tombeaux ».

Ici, la mort n'est pas dite telle quelle par des moyens linguistiques, elle est exprimée indirectement, sous-entendue par le dessin qui présuppose que Georges-Paul Wagner est déjà mort puisque ses compagnons lui disent adieu. La rupture est manifestée ici par le biais d'indices iconiques : la porte qui ouvre d'un monde vers l'autre, le contraste entre le noir d'ici-bas et le blanc de l'au-delà. Toutefois, là encore, même si le dessin et la mise en page disent la mort, la scénographie montre que ce sont les vivants qui s'honorent de dire la mort et de continuer la vie, et l'adieu se dédouble entre celui qui dit adieu en allant à Dieu, et ceux qui lui disent adieu tout en allant vers la vie.

Ainsi, les moyens utilisés dans les nécrologies pour dire la mort sont-ils très divers : la séquence informative de l'annonce de la mort qui ouvre la nécrologie dit généralement la mort dans des termes crus et de façon très directe. Mais la mort se lit aussi dans le reste de la nécrologie, notamment dans la titraille, dans le corps du texte, dans la mise en page, dans les illustrations, et la mort y est alors habituellement signifiée de façon implicite : la nécrologie abonde de marqueurs lexicaux, morphosyntaxiques, discursifs, iconiques, qui – chacun dans leur domaine – représentent la rupture entre le monde des vivants et celui des morts, le lien coupé entre celui qui part et ceux qui restent, et malgré cela le besoin de continuer sous une forme ou sous une autre.

Écrire la vie

C'est à l'autre versant de cette tension entre la vie et la mort qui sous-tend les nécrologies que l'on va maintenant s'intéresser. En effet, l'annonce de la mort semble ne pouvoir se faire sans le récit de vie, comme s'il n'était acceptable de parler de la mort qu'à condition de parler aussi de la vie. La nécrologie, qui a étymologiquement pour mission de dire la mort⁷, devient alors biographie, récit de vie.

Biographie

Dans la nécrologie, ce récit de vie prend une place bien plus importante que l'annonce de la mort, comme nous le montrent plusieurs indices concordants dans divers domaines que l'on étudiera successivement : du point de vue du volume et de l'ordre des passages consacrés respectivement à l'annonce de la mort et au récit de vie, du point de vue de la progression thématique du texte,

⁷ Dire la mort, ou bien dire le mort, voire faire l'éloge du mort : l'étymologie n'est pas tranchée, puisque le premier morphème vient du grec *nekros*, pouvant signifier « la mort » ou « le mort », et selon les analyses, le second viendrait du grec *logos*, « discours » (selon le *Robert étymologique*, voir Picoche, 1986 : 390), ou du latin *eulogium*, « éloge » (selon le *Larousse étymologique*, voir Dauzat, 1938 : 497).

et enfin du point de vue de la focalisation énonciative. Cette primauté du récit de vie sur l'annonce de la mort se lit d'abord dans le volume textuel alloué à ces deux passages : dans presque toutes les nécrologies, l'annonce de la mort couvre uniquement le premier paragraphe, dans lequel la mort est dite sous la forme que l'on a étudiée plus haut. Le récit de vie quant à lui occupe tout le reste de l'article (soit habituellement deux ou trois colonnes). Ainsi, voit-on que le volume respectif de ces deux passages est très déséquilibré, le récit de vie comptant en moyenne pour 90 % du volume textuel de la nécrologie. On note d'ailleurs une inversion des contenus par rapport à l'ordre chronologique que l'on aurait pu attendre : dans le déroulement des faits, la mort arrive logiquement à la fin de la vie. Or, dans la nécrologie, la mort est systématiquement dite en premier, ce qui permet de vite en balayer la nouvelle, pour se concentrer sur la biographie.

Les analyses précédentes – qui montrent que l'annonce de la mort devient parfois secondaire – sont confirmées par l'étude de la progression thématique des nécrologies : dans un certain nombre d'articles (certes minoritaires, mais pas anecdotiques non plus, puisque le phénomène se retrouve dans une trentaine d'articles du corpus), la position syntaxique de la séquence d'annonce de la mort la met en retrait par rapport à l'ossature principale de la phrase dans laquelle elle survient :

- (23) « Beaucoup de ceux qui aiment les textes érotiques sans vulgarité ont lu *La négresse muette* [...]. Parfois sans même retenir le nom de son auteur, car Michel Bernard, qui est mort d'un cancer jeudi 28 octobre à Paris, à l'âge de 70 ans, avait refusé, en dépit de ce succès, de se spécialiser dans la littérature érotique » (*Le Monde*, 02/11/04 : p. 30 – Michel Bernard) ;
- (24) Jacques Cellard, qui est mort jeudi 11 novembre à l'âge de 84 ans, a été, de 1971 à 1985, le chroniqueur, au *Monde*, de « La vie du langage » (*Le Monde*, 14/11/04 : p. 19 – Jacques Cellard) ;
- (25) « Acquérir à bon marché et vendre cher [...] », avait résumé *The Economist* lors de la retraite de l'industriel britannique Lord James Hanson, mort lundi 1^{er} novembre d'un cancer, à l'âge de 82 ans (*Le Monde*, 06/11/04 : p. 2 – James Hanson).

Dans les exemples 23 et 24, l'annonce de la mort apparaît sous la forme d'une proposition subordonnée relative à valeur explicative, et dans l'exemple 25, sous forme d'un syntagme adjectival, épithète détaché de « Lord James Hanson » : dans ces trois exemples, le message est donc bien en retrait par rapport à la structure prédicative de la proposition principale. L'annonce de la mort est reléguée dans le thème de la phrase, alors qu'on se serait attendu à la trouver dans le rhème, dans l'information nouvelle apportée par la phrase, ce qui montre bien que le but de l'article est la rétrospective, et non l'annonce de la mort en soi. L'exemple 26 fonctionne de manière un peu différente mais les effets sont identiques :

- (26) « C'est un homme d'esprit, un homme de cœur, un homme aimable qui disparaît » (*Le Monde*, 17/06/06 : p. 32 – Raymond Devos).

En l'occurrence, la focalisation par le présentatif « c'est... qui » permet une inversion thématique : les qualités du défunt qui sont mises en relief par la structure clivée deviennent l'information capitale de l'énoncé, l'annonce de la mort étant déportée dans le thème et donc supposée connue. Ainsi, ce sur quoi l'énoncé focalise, ce n'est pas la mort, mais le vivant que le disparu a été. Par conséquent, l'annonce de la mort peut être considérée dans ces exemples, au vu de leur structure syntaxique, comme une information de second plan, un point de départ impulsant le récit de vie. Il s'agit alors presque d'un prétexte, au sens figuré comme au sens littéral et étymologique, puisque c'est aussi un pré-texte, un événement déjà connu : la nécrologie n'est dès lors pas tant une annonce qu'un « monument » érigé en hommage au disparu, un moment de célébration qui suit l'annonce. Enfin, cette focalisation sur la vie se retrouve dans le point de vue souvent adopté par le journaliste : si l'on représente le déroulement du temps par un axe (figure 1), sur lequel on place la vie du personnage racontée par la nécrologie, entre les deux bornes que sont la naissance et la mort, on peut positionner le moment de l'énonciation juste après la fin de la vie.

Figure 1 : Énonciation dans les nécrologies.

On aurait pu supposer que ce soit à partir de ce moment de l'énonciation que le journaliste ait choisi d'observer et de raconter la vie du disparu. Mais souvent, ce point focal depuis lequel la vie est observée est déplacé à un moment de la vie du personnage, l'énonciateur adoptant empathiquement le point de vue du disparu au cours de sa vie. C'est le cas dans l'exemple 27 :

- (27) « Billy Preston est alors loin d'imaginer que, quelques années plus tard, il créera pour les Fab Four le son unique de Get Back » (*Libération*, 08/06/06 : p. 33 – Billy Preston).

Le « alors » de l'énoncé représente l'année 1962, où Billy Preston se produit en concert à Hambourg. C'est à partir de ce repère temporel que sont organisés les temps verbaux, le présent de « est » et le futur de « créera ». Le fonctionnement temporel est le même dans les exemples 28 et 29 :

- (28) « Il découvrira bientôt que le sang conserve en outre, par ses caractères innés, la trace de nos origines » (*Le Monde*, 22/04/06 : p. 26 – Jean Bernard) ;
 (29) « Pierre Tabatoni appartient désormais à ce petit groupe d'universitaires qui s'efforcent de moderniser nos institutions » (*Le Monde*, 21/04/06 : p. 27 – Pierre Tabatoni).

En 28, le journaliste se permet une prolepse narrative (autorisée par la connaissance que lui a de l'« après », étant donné que le lieu de l'énonciation est

postérieur à la mort du personnage, ce qui lui donne une vision surplombante de l'ensemble de sa vie), mais l'emploi du futur, redoublé par l'adverbe temporel « bientôt », indique que le point focal depuis lequel la vie est considérée est bien positionné pendant la vie elle-même. En 29, la lecture du début de la phrase permet d'envisager une suite du type : « Pierre Tabatoni appartient désormais à ce petit groupe d'universitaires qui se sont efforcés de modifier nos institutions ». Mais l'emploi du présent dans la subordonnée, et non du passé composé (ou du passé simple) auquel on se serait attendu, contraint à modifier notre lecture du début de la phrase : le « désormais » représente non pas le moment de l'énonciation, mais bien le point focal depuis lequel la narration est opérée, et pourrait être paraphrasé non pas par « maintenant qu'il est mort » mais par « après avoir passé une année à Harvard » (événement qui est mentionné dans l'article immédiatement avant le texte de l'exemple cité). Dans ces trois exemples (27-29), significatifs du fonctionnement des nécrologies, l'énonciateur observe résolument la vie du disparu depuis la vie elle-même, délaissant le point de vue rétrospectif permis par sa position énonciative sur l'axe temporel. Cela permet de recentrer la nécrologie sur la vie du disparu, la mort étant reléguée vers un futur lointain qui, d'ailleurs, n'est quasiment jamais évoqué : le récit se déroule généralement dans l'ordre chronologique, mais il s'arrête avant la « fin », puisqu'il ne s'achève qu'exceptionnellement par la mort du personnage. De plus, en se replaçant en des points du passé et en envisageant le futur à partir de moments de la vie du disparu, l'énonciateur se livre à une lecture empathique qui, au plan énonciatif, est le signe d'un partage de l'expérience et des valeurs entre le mort et le vivant qui revit en osmose la vie du mort.

Cette primauté de la biographie, qui prend le pas de diverses façons sur l'annonce de la mort, s'explique par deux raisons principales. D'abord, le récit de vie sert en quelque sorte à légitimer l'annonce de la mort : le récit de vie montre à quel point le disparu était un personnage hors du commun, ce qui donne du sens à l'annonce de sa mort, puisque ce n'était pas « n'importe qui ». Mais cette place dévolue au récit de vie dans la nécrologie témoigne aussi probablement de l'impossibilité à dire la mort sans parler de la vie : il n'est pas acceptable de dire qu'un tel est mort sans ajouter qu'il a vécu, et même bien vécu.

Un tout signifiant

Toutefois, ce lien indissoluble entre mort et vie peut être retourné : nous avons vu qu'il était impossible de dire la mort sans parler de la vie, mais inversement, la vie ne prend tout son sens que parce que la mort a eu lieu. La mort joue en effet le rôle de clôture du sens : elle permet d'appréhender la vie dans son ensemble, d'accéder à un rapport global au sens. Et c'est cette clôture de sens qui permet de poser un regard nouveau sur la vie : une fois cette totalité signifiante constituée, il est possible de la relire dans son ensemble, de lui donner sa pleine signification, de la percevoir comme une destinée. C'est donc la mort qui permet

de donner une orientation unique à l'hétérogène, élément qui permet, comme le suggérait Paul Ricœur (1983), de donner corps au récit. La mort donne aussi du sens à la vie parce que souvent on meurt comme on a vécu. Ceci est valable en premier lieu pour la mort « réelle » : les journalistes se plaisent à souligner que le disparu est décédé en se livrant à son activité favorite :

(30) « Le copilote Henri Magne décède en course » (*20minutes*, 06/06/06 : p. 23 – Henri Magne) ;

(31) « Son bâton de pèlerin [...], qu'il avait une fois encore à la main, au moment où la mort est venue le faucher en Égypte, terre biblique... » (*La Croix*, 19/11/04 : p. 18 – Jean Potin).

Mais c'est également valable pour la mort « médiatique », autrement dit pour la façon dont la mort est annoncée dans le journal :

(32) « Ligeti a cessé de battre » (*L'Humanité*, 13/06/06 : p. 23 – György Ligeti).

Dans ce titre de la nécrologie de György Ligeti, la façon de dire la mort se veut parallèle à la vie du défunt, en l'occurrence à une de ses œuvres majeures, *Poème pour cent métronomes*, dans laquelle cent métronomes cessent de battre, les uns après les autres. En soulignant, dans la façon même de dire la mort, le rapport entre la mort et la vie du disparu, le journaliste donne un sens à la vie comme à la mort.

Re-présenter le mort

Cette tension entre la vie et la mort, dont on vient d'étudier successivement les deux versants, la nécrologie tente de la dépasser, en re-présentant le mort, au sens propre, c'est-à-dire en le mettant en présence, le faisant ainsi accéder à une certaine forme d'immortalité. Cette re-présentation se fait par le biais de deux mouvements complémentaires, que l'on étudiera successivement : elle est à la fois passive – et il s'agit alors d'entretenir l'héritage du disparu et de le faire passer à la postérité – et active – la nécrologie vise alors à redonner corps au défunt par le biais du discours.

Héritage

« Devos ne nous redira plus rien de nouveau, mais ce qu'il laisse est suffisant », nous dit Bruno Frappat dans l'éditorial que *La Croix* (16/06/06 : pp. 1-2) consacre à la mort de Raymond Devos. La formule est représentative du fonctionnement des nécrologies : après avoir fait part de l'absence, de façon assez classique, comme on l'a déjà vu, par l'association du futur et de la forme négative, le nécrologue se tourne vers ce que nous laisse le défunt. De façon générale, les nécrologies portent une attention toute particulière à l'héritage (au sens large du terme) du disparu, à ce qu'il reste de lui par-delà sa mort : il s'agit alors, selon

la formule bourdieusienne, d'« hériter l'héritage », de s'approprier ce que le disparu laisse par-delà sa mort. Les nécrologies sont ainsi souvent l'occasion de faire l'inventaire de ce que le défunt laisse à la postérité, notamment sous forme de listes biblio-, filmo- ou discographiques :

(33) Filmographie

Shohei Imamura a réalisé vingt-six films dont :

Désir volé (1958). L'histoire d'une troupe d'acteurs ambulants.

Désir inassouvi (1958). Un groupe d'hommes tente de récupérer un stock de morphine caché avant la guerre.

Cochons et cuirassés (1960). Film antiaméricain, avec guerre de gangs entre yakuzas (*Le Monde*, 01/06/06 : p. 29 – Shohei Imamura).

C'est de façon plus générale l'œuvre du défunt qui est mentionnée :

(34) « De l'essai sonore des *Ramifications* (1968-1969) à la machine folle qu'est *Continuum* (1969), [...] Ligeti marque donc de son empreinte de microchirurgien du son la polyphonie industrielle de ses compositions » (*Le Monde*, 14/06/06 : p. 30 – György Ligeti) ;

(35) « Une trentaine de longs métrages, cinq compagnes-épouses, deux filles, Philippe de Broca [...] s'éclipse à 71 ans » (*Libération*, 29/11/04 : p. 36 – Philippe de Broca).

Dans l'exemple 35, au-delà du caractère savoureux de l'accumulation hétéroclite, l'énumération sous forme de bilan chiffré permet de lister ce qui reste une fois le personnage décédé. De même, dans l'exemple suivant, le journaliste mentionne que Jean Bernard a laissé son nom à une maladie qu'il a découverte :

(36) « Mais si c'est surtout dans le domaine des leucémies que l'hématologue s'est illustré, c'est une autre maladie sanguine qui porte son nom. Le syndrome de Bernard et Soulier (un de ses collaborateurs) est une atteinte héréditaire des plaquettes » (*Libération*, 22/04/06 : p. 13 – Jean Bernard).

Ainsi, même au delà de la mort, l'œuvre du disparu permettra-t-elle de sauver de nouveaux malades. Cette préoccupation de la postérité du défunt se retrouve dans le champ lexical de la permanence, particulièrement représenté dans les nécrologies, notamment par le biais du diptyque « rester » / « laisser » :

(37) Pierre Bettencourt laisse une œuvre foisonnante et remarquable (*Le Monde*, 19/04/06 : p. 27 – Pierre Bettencourt) ;

(38) « Forte d'une trentaine de titres [...], son œuvre restera celle d'un témoin de la décolonisation » (*Libération*, 02/05/06 : p. 30 – Pram).

La mention de l'héritage est d'ailleurs une figure tellement ancrée dans la nécrologie qu'elle peut donner lieu à un retournement satirique, comme dans l'exemple suivant :

(39) Édouard Michelin, patron de l'entreprise, est mort noyé. Les restructurations restent (*L'Humanité*, 29/05/06 : p. 11 – Édouard Michelin).

Dans cet exemple, on retrouve la double séquence caractéristique des nécrologies : annonce de la mort (« Édouard Michelin, patron de l'entreprise, est mort noyé ») et mention de l'héritage (« Les restructurations restent »),

mais cet héritage, contrairement aux habitudes du genre, est négatif. Un tel renversement n'est possible que dans la mesure où cette mention de l'héritage est une pratique très routinière de la nécrologie.

Cet intérêt porté par le nécrologue à ce qui reste du défunt après son décès est enfin illustré par une orientation originale donnée au portrait qui est dressé du disparu dans la nécrologie. Habituellement, un portrait se répartit entre la description de traits physiques et la description de traits de caractère. Or, dans les nécrologies, la description gomme en très grande partie les traits physiques (voués à disparaître avec la mort du personnage) au profit des traits de caractère (qui, eux, restent à jamais). Ce qui est décrit dans les nécrologies, c'est donc ce qui perdure au-delà de la mort. Toutefois, il arrive que les nécrologies se livrent à une description physique du disparu : mais il apparaît que, dans ce cas, cette description physique est presque systématiquement mise au service de la description de ses traits de caractère, comme dans les exemples suivants :

- (40) « Sa haute stature, qui impressionnait autant qu'elle fascinait, restait pour beaucoup un point de repère dans le paysage sportif en mutation accélérée » (*L'Humanité*, 30/05/06 : p. 16 – Robert Parienté) ;
- (41) « Kayano, qui impressionnait les Japonais par son physique de géant, avait porté sur ses épaules la fierté d'une minorité ethnique » (*Libération*, 10/05/06 : p. 12 – Shigeru Kayano).

Dans ces deux exemples, la taille imposante n'est mentionnée qu'en tant qu'elle est mimétique du caractère du personnage qui, justement, en impose. La mention de traits physiques peut aussi servir la description du caractère dans l'autre sens : l'apparence est alors mentionnée comme étant non plus en concordance avec le caractère mais en contradiction avec lui. C'est un phénomène que l'on retrouve dans toutes les nécrologies consacrées à Raymond Devos, dont la corpulence est systématiquement évoquée, mais précisément afin de pointer la discordance de cette dernière avec la finesse de son art, comme dans les trois exemples suivants :

- (42) « C'est la première fois que Devos, ce gros homme léger comme une plume, ne fait pas rire son public » (*Présent*, 20/06/06 : p. 2 – Raymond Devos) ;
- (43) « Trop gros le Devos ? Non, trop fin » (*20minutes*, 16/06/06 : p. 28 – Raymond Devos) ;
- (44) « Fort de ses succès, Devos ne cesse dès lors de balader son gros quintal [...] d'humour et de finesse sur toutes les scènes de la francophonie et d'ailleurs » (*France Soir*, 18/06/06 : p. 20).

Tous ces exemples sont traversés par des figures d'opposition – notamment l'oxymore : « gros homme léger » ou l'antithèse : « Trop gros ? Non, trop fin » –, qui soulignent le décalage entre l'apparence et le caractère de Raymond Devos. La description physique est ainsi à nouveau au service de la description morale qui prime dans les nécrologies : la corpulence de Raymond Devos disparaîtra après sa mort, mais sa finesse, elle, continuera de nous accompagner tant que l'on se souviendra de son humour.

L'étude des illustrations qui accompagnent la nécrologie vient confirmer cette analyse. On peut d'abord noter leur rareté, contrairement à ce qui se passe dans le genre du portrait de presse (voisin de la nécrologie par le contenu – description et biographie du personnage qui fait l'objet de l'article), dans lequel l'article est systématiquement accompagné d'un portrait du personnage. Ainsi, là encore, la représentation physique du disparu semble-t-elle secondaire. Mais rareté ne veut pas dire absence : il arrive que les nécrologies soient illustrées. Toutefois, ce que l'on avait constaté pour les représentations discursives du défunt se retrouve dans les représentations iconiques : ce qui est représenté, ce n'est pas le mort, ni même le personnage au terme de sa vie, c'est le personnage dans la force de l'âge, comme sur cette photographie d'Alida Valli qui illustre sa nécrologie dans *Le Monde*.

(45) *Le Monde*, 25/04/06 : p. 33 – Alida Valli.

Sur cette photographie, elle paraît éternelle, telle une gravure de mode : cette image-là restera à l'abri de toute déchéance physique. Ainsi ce qui est représenté dans les nécrologies, que ce soit dans le texte ou dans l'image, est ce qui ne meurt pas, ce qui ne peut pas être atteint par le décès.

Dialogue avec le disparu

Au-delà de cette postérité que le disparu a en quelque sorte créée tout seul, et que le journaliste se contente de refléter, la nécrologie vise également à faire accéder le défunt à une forme d'immortalité. Nous avons vu que la mort est souvent dite par l'absence, notamment par l'absence de parole, que les nécrologies rappellent fréquemment. La nécrologie vise précisément à combler ce vide, en dialoguant avec le disparu, comme nous l'avions déjà entraperçu dans

l'analyse de quelques exemples ci-dessus, notamment la nécrologie de Georges-Paul Wagner, ou encore celle d'ADG, dans lesquelles des indices iconiques et discursifs permettaient déjà de maintenir les relations entre le disparu et ceux qui restent. Un double mouvement s'instaure alors, en vue de redonner au disparu le rôle de partenaire de l'énonciation dont la mort l'a privé, aussi bien comme allocutaire que comme locuteur. Le disparu est tout d'abord réintégré dans son rôle d'allocutaire, notamment par le biais de phénomènes interpellatifs :

- (46) « Ô François... [...] rappelle-toi du temps où Claude Chabrol, lorsqu'il avait terminé un film, nous invitait tous les trois (ses "cocos") dans une gargote de bon aloi dont il avait le secret » (*L'Humanité*, 15/05/06 : p. 22 – François Maurin) ;
- (47) « À Dieu, Devos! que votre verbe scintillant retentisse désormais, par delà les étoiles, au paradis des anges » (*Présent*, 17/06/06 : p. 2 – Raymond Devos).

Dans ces deux exemples, le disparu est interpellé par le journaliste. L'interpellation est ici le procédé qui permet de le faire passer du statut de non-personne à celui de personne. En effet, la non-personne, c'est-à-dire la troisième personne grammaticale (Benveniste, 1966 : 253), « lorsqu'elle est employée pour référer à un être humain, [...] le met en absence, instaure avec lui une distance importante, une rupture » (Détrie, Siblot, Verine, 2001 : 24). L'interpellation du disparu dans les nécrologies permet de renverser ce mouvement et de mettre en présence le disparu, de le re-présenter (Hammer, 2010; Florea, 2010b). Ce mouvement trouve son pendant dans l'instrumentalisation de la parole du disparu, que la nécrologie fait accéder au statut de locuteur, instaurant ainsi un véritable dialogue avec lui. Ce dialogue fictif peut d'abord s'établir entre le nécrologue et le disparu, comme dans l'exemple suivant :

- (48) « Fort de ses succès, Devos ne cesse dès lors de balader son gros quintal – "J'aimerais être beau mais je hais les régimes" – d'humour et de finesse sur toutes les scènes de la francophonie et d'ailleurs » (*France Soir*, 18/06/2006 : p. 20 – Raymond Devos).

L'incise entre tirets est une citation du disparu qu'il a réellement prononcée, mais qui est ici recontextualisée pour donner la réplique au nécrologue, ce qui entretient l'illusion de la présence du défunt. Le dialogue peut également s'établir entre le disparu et le lecteur de la nécrologie, comme dans cette nécrologie d'un des derniers Poilus français :

- (49) « [Léon Weil] devient alors [après avoir été au front] représentant en vêtements féminins. Eh oui, ce n'est pas parce que vous étiez allé risquer votre vie qu'on allait vous offrir à manger » (*La Croix*, 08/06/06 : p. 21 – Léon Weil).

La citation du disparu fonctionne de façon dialogique. Plus précisément, elle est une forme de dialogisme interlocutif anticipatif (Bres, Mellet, 2009) : le « eh oui » qui introduit la citation montre qu'il s'agit d'une réaction à un discours autre. Or, ce discours autre ne peut pas être ce qui précède immédiatement, puisqu'il n'y a pas de lien logique entre la parole du nécrologue et celle du disparu. Ce « eh oui » ne peut donc se comprendre qu'en restituant une parole qui ne figure pas dans l'article, celle du lecteur, dont on peut imaginer la réaction de surprise

à la lecture du métier de Léon Weil. On peut en effet lui prêter le discours suivant : « Représentant en vêtements féminins??! », discours sur lequel rebondit la citation du disparu ici recontextualisée. La voix de l'allocutaire (donc la nôtre, à nous, lecteurs) se laisse entendre dans les paroles du locuteur, ce qui donne l'impression que c'est à nous que parle le défunt. Là encore, un échange s'établit, même si c'est de manière implicite, et le disparu accède à nouveau au statut de partenaire de l'énonciation.

Parfois, le défunt n'est convoqué que par le biais de sa voix : en ajoutant des précisions de description physique à la citation, et en contextualisant donc la parole, le journaliste donne véritablement corps au disparu :

- (50) « Enfin, quel amoureux fou du français à travers les âges n'aimerait pas l'érotisme et le XVIII^e siècle? Peut-être "*quelque pisse-froid dont je ne suis pas*", aurait sans doute ri Jacques Cellard, l'œil malicieux derrière la fumée de son cigare » (*Le Monde*, 14/11/04 : p. 19 – Jacques Cellard).

La double modalisation (au moyen du conditionnel et de l'adverbe « sans doute ») indique que la citation est imaginaire. Toutefois, le syntagme circonstanciel détaché « l'œil malicieux derrière la fumée de son cigare » donne malgré tout des détails sur l'attitude du locuteur, même si la parole est imaginaire, ce qui rend la proximité d'autant plus tangible.

Ce double mouvement (réinstauration du disparu dans son rôle d'allocutaire et de locuteur) trouve son aboutissement dans le recours à l'hyperstructure, un mode de présentation original de l'article de presse qui répartit son contenu entre plusieurs modules textuels complémentaires, phénomène décrit notamment par Gilles Lugin (2000). Les nécrologies se présentent volontiers sous la forme d'hyperstructures, ce qui est significatif de la volonté d'instaurer un dialogue avec le disparu : la dimension tabulaire de ce texte (Florea, 2009) permet de tisser des liens entre les différents modules textuels, en les insérant dans une structure de dialogue. Ainsi, dans les nécrologies hyperstructurelles, l'un des éléments de l'hyperstructure est-il généralement consacré à livrer la parole du mort de façon brute, sans médiation apparente par le journaliste, comme dans l'exemple suivant, où la colonne gauche de la page de droite est une suite de citations de Raymond Devos, qui est donc mis sur le même plan que les journalistes et que les différentes personnalités qui lui rendent hommage (articles du centre de la page de droite). La spatialité de la page et les relations qui s'y tissent re-présentent donc le dialogue qui se crée entre les différents membres de la communauté.

(51) Libération, 16/06/06 : pp. 3-4 – Raymond Devos.

Plus rarement, le dialogue entre le journaliste, le disparu et les lecteurs peut également s'inscrire, non plus dans l'espace (celui de la page), mais dans le temps (lorsqu'il se tisse au fil des éditions quotidiennes successives). Parfois, la « nécrologie »⁸ déborde du moule traditionnel de l'article simple – voire de l'hyperstructure – dans lequel elle se glisse habituellement, pour s'étaler sur plusieurs articles, qui se font écho les uns les autres au fil du temps qui passe après le décès. C'est le cas pour la « nécrologie » que *Présent* a consacrée à Georges-Paul Wagner (l'un des fondateurs officiels du quotidien), qui regroupe des articles publiés sur cinq éditions différentes entre le 13 et le 20 juin 2006 (le décès étant survenu le 11 juin). Nous avons déjà vu (exemple 22) que cette nécrologie ne se contentait pas d'annoncer la mort, mais qu'elle mettait en scène les vivants accompagnant le défunt vers l'au-delà. L'analyse de la textualité originale de cette nécrologie complexe vient confirmer cette hypothèse. La nécrologie y est éclatée sur quatorze modules textuels distincts (sans compter les annonces en Une), eux-mêmes répartis sur trois hyperstructures (dans les éditions des 13, 16 et 20 juin) et deux articles isolés (dans les éditions des 14 et 17 juin). Parmi ces nombreux modules, beaucoup sont constitués d'une ou plusieurs lettres, ce qui totalise treize lettres en tout. Ces lettres tissent un enchevêtrement énonciatif original au sein duquel le journal, les lecteurs, le disparu, mais également ses proches, dialoguent entre eux au fil des éditions qui scandent le temps du deuil, chacun étant tour à tour locuteur et allocutaire. En effet, Georges-Paul Wagner y est une fois locuteur et deux fois allocutaire, les

⁸ Les guillemets manifestent que l'adéquation entre le terme et la réalité à laquelle il réfère ne va pas de soi et mériterait d'être interrogée. Toutefois, cela ne sera pas fait dans de cet article dont ce n'est pas l'objet.

lecteurs y sont huit fois locuteur et neuf fois allocutaire, les proches du disparu, cinq fois locuteur et deux fois allocutaire. Une sorte de nécrologie épistolaire se met ainsi en place, chaque séquence de la nécrologie traditionnelle (annonce de la mort, récit de la vie, hommage) étant assurée par une ou plusieurs lettre(s). C'est par exemple le cas pour l'annonce de la mort :

(52) « Chers amis de *Présent*, j'ai la tristesse de vous annoncer la mort de mon père, ce dimanche 11 juin 2006, à 11 heures » (*Présent*, 13/06/06 : p. 1 – Georges-Paul Wagner).

Le début de cette lettre adressée par François Wagner – fils du défunt – au journal et aux lecteurs, prend la place de la séquence initiale classique de la nécrologie visant à annoncer la mort. Au point de vue référentiel, les informations fournies sont identiques. Cependant, au point de vue énonciatif, les choses fonctionnent fort différemment, puisque la mort dont il est question est une mort en deuxième personne (Jankélévitch, 1994 : 29), la mort d'un proche. Mais en plus d'assurer les fonctions traditionnelles de la nécrologie, cette structure nécrologique épistolaire met également en scène le deuil en train de se faire. En effet, la proximité n'existe pas seulement entre les vivants et le mort, mais également entre ceux qui restent, qui partagent leur peine et sont unis dans la douleur :

(53) « Chers amis de *Présent*, en rentrant de voyage, mardi soir, j'ai trouvé *Présent* et appris le décès de Georges-Paul Wagner. Je mesure votre douleur et celle de toute votre équipe. Je voulais vous faire part de la mienne » (*Présent*, 20/06/06 : p. 4 – Georges-Paul Wagner).

De nombreux énoncés de ce genre font écho au titre surplombant la première hyperstructure du 13 juin : « Le mouvement national est en deuil ». Ce qui est représenté dans cette nécrologie originale, c'est d'abord ce deuil vécu collectivement. Mais cette tristesse partagée permet aussi d'accompagner le défunt vers l'au-delà, comme en témoignent les derniers mots de cette lettre adressée au défunt, publiée dans la dernière édition que le journal lui consacre :

(54) « Merci, cher GP et à Dieu, c'est-à-dire, au revoir! » (*Présent*, 20/06/06 : p. 4 – Georges-Paul Wagner).

Cette nécrologie n'a pas un fonctionnement classique; cela tient probablement, d'une part, au rôle du défunt (Georges-Paul Wagner faisait partie du journal dans lequel il publiait une tribune hebdomadaire) et, d'autre part, au fait que *Présent* fonctionne comme une contre-société militante : il s'agit donc de saluer un frère de combat. Toutefois, tout marginal qu'il soit, le fonctionnement de cet ensemble d'articles montre que la nécrologie peut devenir un rite funéraire à part entière, qui permet de retisser des liens entre les membres de la communauté : cette communion des vivants avec le mort, mais aussi de ceux qui restent entre eux, est ainsi représentée par le contenu comme par la forme qu'adopte la nécrologie qui met en scène les liens entre les membres de la communauté, que le décès de l'un d'entre eux ne suffit pas à rompre.

Conclusion

Dans les nécrologies, la représentation se construit sur deux plans distincts : on assiste à une première forme de représentation qui met en scène, selon des procédés très variés, une mort individuelle et la vie à laquelle elle met fin. La nécrologie ne se contente toutefois pas de dire la mort : tout en mettant en avant cette coupure irrémédiable entre celui qui part et ceux qui restent, elle tente de tisser à nouveau des liens entre eux par le biais du discours. Dès lors, la nécrologie se lit également comme une re-présentation du mort, une façon de le rendre présent à nouveau, de le convoquer par le discours, et dans la forme même qu'adopte le discours, qui reconstruit au niveau textuel les relations entre les vivants et le mort.

Ces phénomènes de représentation, qui s'inscrivent dans les rituels destinés à surmonter un décès, ont une double fonction : il s'agit en premier lieu de faire mémoire au disparu, de l'accompagner dans sa mort. En effet, la nécrologie permet de se souvenir du défunt en évoquant sa vie comme sa mort, non pas uniquement pour se remémorer le passé, mais pour le rendre présent, en donnant corps à l'absent. Mais la nécrologie vise aussi à faire société pour les vivants, et ainsi à s'accompagner soi-même face à la mort. En perpétuant le souvenir du défunt au sein de la communauté à laquelle il appartenait, on se projette dans sa propre mort, qui devient non plus une rupture irrémédiable avec les vivants, mais une autre façon d'interagir avec eux : le lien social devient lien mémoriel. Ainsi le travail du deuil permet-il de s'ouvrir vers la vie qui continue.

Références

- Ariès Ph., 1977, *L'homme devant la mort*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Benveniste É., 1966, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.
- Bres J., 1994, *La narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- 2009, « La marquise sortira à cinq heures... Futur de l'indicatif en français et textualité narrative », *Faits de langues*, 33, pp. 197-210.
- Bres J., Mellet S., 2009, « Une approche dialogique des faits grammaticaux », *Langue française*, 163, pp. 3-20.
- Dauzat A., 1938, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, Larousse.
- Détrie C., Siblot P., Verine B., 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, H. Champion.
- Florea M.-L., 2009, « Unité et discontinuité, des textes aux corpus », *Corpus*, 8, pp. 177-196.
- 2010a, « Nécrologies », pp. 735-737, in : Di Folco P., dir., *Dictionnaire de la mort*, Paris, Larousse.

- 2010b, « Interpeller l'absent : le rôle de la convocation du disparu dans les nécrologies », *Corela*. Accès : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=743>.
- Guizot F., 1809, *Nouveau dictionnaire universel des synonymes de la langue française*, Paris, Madaran.
- Hammer F., 2010, « Interpellativité et appellativité. Une étude pragmatique de l'avis de décès », *Corela*. Accès : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=754>.
- Jankélévitch V., 1994, *Penser la mort*, Paris, Liana Levi.
- Lugrin G., 2000, « Le mélange des genres dans l'hyperstructure », *Semen*, 13, pp. 65-96.
- Makarova A., 2006, « La fonction sociale de la rubrique nécrologique. L'annonce de décès à travers la presse des XVIII^e-XIX^e siècles », *Hypothèses*, 1, pp. 113-121.
- Meillet A., 1948, *Linguistique historique et linguistique générale*, Tome I, Paris, H. Champion, 2003.
- Picoche J., 1986, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Éd. Le Robert.
- Rabatel A., Florea M.-L., 2011, « Re-présentations de la mort dans les médias d'information », *Questions de communication*, 19, p. 7-28.
- Revaz F., 2001, « La nécrologie, un genre rédactionnel ? », *Semen*, 13, pp. 187-204.
- Ricœur P., 1983, *Temps et récit*, Tome I, Paris, Éd. Le Seuil.
- Ringlet G., 1992, *Ces chers disparus. Essai sur les annonces nécrologiques de la presse francophone*, Paris, A. Michel.